DVD, critique. BERLIOZ : Cléopâtre, Didon. Lucile Richardot, Symphonie Fantastique. Gardiner (1 dvd – Château de Versailles spectacle, Live d'oct 2018)



DVD, critique. BERLIOZ : Cléopâtre, Didon. Lucile Richardot, Symphonie Fantastique. Gardiner (1 dvd – Château de Versailles spectacles, Live d'oct 2018). Orchestral, – passionnante Fantastique de Berlioz, le programme est aussi surtout lyrique ; et quelle voix ! Mezzo d'impact, Lucile Richardot. d'abord célébrée comme interprète baroque, du XVIIè montéverdien au XVIIIè français, la voici … en furie et grande amoureuse romantique, et d'un engagement déclamé souverain dans la cantate Cléopâtre du jeune Hector alors candidat répétitif pour le prix de Rome… « C'en est donc fait » place la barre très haut, dans le lugubre tragique et noble à la fois. C'est une Reine détruite qui paraît à nos yeux. Une femme exposée, ravagée mais digne. Ecrite en 1829, la cantate suit le texte imposé de Pierre-Ange Vieillard. La fureur de l'amoureuse, l'impuissance de la

souveraine, sa solitude et son abandon, son cœur qui implose, puis sous le coup de l'aspic, se convulse, halète, expire… (avec ultimes spasmes mortels par les contrebasses). La vérité que l'interprète sait insuffler au texte, sa justesse expressive, sa finesse tragique soulignent la valeur du génie berliozien au delà du contexte académique. L'écriture transcende le prétexte romain et souligne combien Berlioz maîtrise le grand souffle lyrique légué par Gluck. Dans le sublime, l'intime surtout. Déjà l'auteur des troyens, à l'extrémité de sa carrière, est là, d'une maturité précoce. Bouleversant.

Deux Reines expirantes pour la diva Richardot

A ses côtés, Gardiner joue les grand sorcier tragique, sur un même niveau : écoute intérieure, pianis sculptés dans le silence, puis vertiges étourdissants ; tout indique l'art de Berlioz, à la fois Shakespearien et mozartien. Tout ce qui sonne artificiel et classique ailleurs, sonne juste et sincère ici.

La jeune diva enchaîne ensuite une autre mort, celle d'une autre reine, Didon la carthaginoise, elle aussi seule, défaite, abandonnée par Enée… « Ah je vais mourir… », pourtant la tragédienne embrase chaque mot, chaque accent, d'une noblesse plus serrée ici, dans une prosodie plus régulière et moins heurtée. Lucile Richardot sculpte le texte comme le chef éclaire chaque épisode orchestral dans l'allusion et le

détachement progressif.

L’Orchestre révolutionnaire et romantique donne son meilleur enfin dans une œuvre qu’il a le premier et de façon visionnaire, jouer sur instruments d’époque : la Fantastique scintille et crépite au diapason du cœur berliozien, le plus exalté et le plus passionné qui soit. Le plus enivré aussi. Et donc le plus personnel voire autobiographique. Ce que n’oublient pas ni le chef ni ses instrumentistes.
Même engagement poétique, à la fois électrique irisé dans l’ouverture du Corsaire, langoureux et crépusculaire dans la fameuse chasse royale des Troyens, peinture symphonique aux climats époustouflants.

La réalisation est à classer parmi les excellents témoignages filmés au Château de Versailles ; l’Opéra royal y devient l’écrin d’un programme magicien, où parait aussi le décor de Ciceri daté de 1837 : un palais de marbre et d’or, évoquant la Galerie des Batailles, dispositif visuel conçu pour l’inauguration du musée de l’histoire de France de Louis-Philippe (1837). Les célébrations BERLIOZ à Versailles s’annoncent ainsi et se confirment passionnantes. On attend déjà avec impatience les 2 autres volumes de ce feuilleton Berlioz à versailles : Benvenuto Cellini et La Damnation de Faust. A suivre donc.

DVD, critique. BERLIOZ : Cléopâtre, Didon. Lucile Richardot, Symphonie Fantastique. Gardiner (1 dvd – Château de Versailles spectacles, Live d'oct 2018) – Clic de CLASSIQUENEWS de septembre 2019.

Livre événement, annonce & critique. Domenico Scarlatti, par MARTIN MIRABEL (Actes Sud, 2019)



Livre événement, annonce & critique. Domenico Scarlatti, par MARTIN MIRABEL (Actes Sud, 2019). L'oeuvre dévoile et précise le profil d'un auteur qui se dérobe… La question est donc posée : Mais qu'est-ce qu'une sonate de Scarlatti ? « Un monde miniature. L'infiniment grand dans l'infiniment petit. Un télescope dans lequel on voit se mouvoir les planètes dans un univers en expansion. De la vie condensée et de la fantaisie cadenassée par les mathématiques.Des "comprimés de bonheur" comme écrivait Giono… Et beaucoup d'autres choses que l'on va découvrir dans cet ouvrage…. « . Complétons la présentation de l'éditeur, en particulier l'expression de l'amour secret inavoué du maître

professeur pour son élève si douée, **Maria Barbara**, jeune princesse de Lisbonne, bientôt Reine d'Espagne.
Chacune des 555 Sonates de **Domenico Scarlatti le fils (1685 – 1757)** ne serait-elle pas le fruit d'un pacte secret, entre la souveraine et le compositeur qui fut son professeur de clavecin depuis sa première adolescence ? En explicitant la genèse de ces œuvres inclassables, pochades dont la rapidité fulgurante le dispute à la volubilité expressive, l'auteur, dans un style remarquablement fluide – comme l'art de Domenico, touche au plus juste : ce qui fonde ici l'amitié et l'estime entre le serviteur et la reine ; le mentor et la bien née inacessible, et pourtant si complice.
La figure de **Carlo Broschi**, c'est à dire Farinelli lui même, le plus grand sopraniste et castrat napolitain du XVIIIè croise le chemin et la destinée romanesque de ce couple impossible. Dans une relation intime avec le couple royal, Maria Barbara et son époux Ferdinand VI en poste à Madrid dès 1746, Domenico livre toute la musique personnelle, de connivence avec le responsable des divertissements royaux, Farinelli. On se prête alors à fantasmer aux duos savoureux entre Farinelli et la Reine accompagnés par Scarlatti II au clavier.



Personnalité lunaire, presque saturnienne même, c'est à dire rêveuse, secrète et pudique, Scarlatti se dévoile à pas comptés dans un texte qui ressuscite le cercle de ses proches, les acteurs de sa vie musicale : sa rencontre avec son futur disciple à Madrid, **Padre Soler** qui sous la dictée du Maître, copie chaque Sonate pour les archives de la Reine (aujourd'hui 15 volumes conservés à Venise, et qui furent ainsi vendus après la mort de Farinelli en 1782, récupérés par la Sérénissime pour la Marciana). Mais si Scarlatti l'homme a gardé ses secrets (dure relation avec le père ; trop discrète vie sentimentale, ses goûts musicaux, etc…), l'impact de son art, la fascination qu'exercent

toujours ses exercices improvisés, heureusement notés pour partie dans les partitions qui nous sont parvenues (Essercizi) produisent un effet immédiat dès après sa mort : comprenant qu'ils ont affaire à un génie du clavier, avec Bach, **Clementi, Liszt**, – **Chopin** même, le jouent, le comprennent, l'estiment. Plus tard, **Schumann** admiratif, en transmet le culte au jeune **Brahms**, qui aimera consulter et jouer les presque 250 essercizi de sa collection personnelle. Mais au delà de la virtuosité technique que Scarlatti pose d'emblée à tout interprète défricheur, comme condition sinequanon, **Wanda Landowska**, la pionnière pour sa réhabilitation au début du XXè rétablit le lien vital qui unit la musique dansante de Scarlatti avec la rue grouillante et populeuse. La vie plutôt que la sophistication muséale. La pulsion du désir plutôt que la technicité métronomique… Le secret de Scarlatti est là : exprimer le flux du sang, la vitalité suractive des artères, la saine palpitation de la rue bariolée. Texte captivant et limpide. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2019.

Livre événement, annonce & critique. Domenico Scarlatti, par MARTIN MIRABEL (Actes Sud, 2019) – 10,0 x 19,0 / 176 pages – ISBN 978-2-330-12225-6 – Prix indicatif : 17 € – CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2019

CD, critique. BERLIOZ : Requiem (Philharmonia,

Nelson, 1 cd, 1 dvd Erato, Londres, mars 2019)



CD, critique. BERLIOZ : Requiem (Philharmonia, Nelson, 1 cd, 1 dvd Erato, Londres, mars 2019). Oeuvre fétiche pour Berlioz, le Requiem explore mieux qu'aucune autre de ses œuvres la puissance de la spatialisation adaptée pour un très grand effectif voix / instruments. Ici dans la démesure du chœur et dans l'orchestre monstrueux, se dresse le peuple des hommes désemparés par l'inéluctable mort. Réalisé pour les funérailles du général Damrémont, mort au combat pendant la prise de Constantine, épisode majeur de la conqête de l'Algérie par la France, la partition monumentale est créée aux Invalides le 5 déc 1837, sous la direction du chef beethovénien et berliozien, François-Antoine Habeneck, avec le ténor Gilbert Duprez (qui créera ensuite le rôle de Benvenuti Cellini).
Enregistré à la **Cathédrale Saint-Paul de Londres le 8 mars 2019** par plus de 300 musiciens et choristes et le ténor **Michael Spyres**, la fresque berliozienne si elle tutoie le colossale, comme le Jugement Dernier à saint-Pierre par Michel Ange, n'écarte pas surtout la déchirante plainte humaine. **John Nelson** signe ici une lecture nimbée de spiritualité dans une sonorité ample et pourtant claire, qui fouille jusqu'aux limites, la sensation spatiale à laquelle tenait tant le bouillonnant auteur de la Fantastique.

L'excellente prise de son restitue l'ampleur sous la voûte londonienne, avec des effets de réverbérations qui obligent les interprètes et le chef à négocier avec le retour et le son

tournoyant, afin de régler la précision des attaques et des tutti (ce qui n’écarte pas certains décalages). De ce point de vue, le spectre sonore ajoute évidemment à la noblesse grave, cette langueur d’abandon qui marque le premier mouvement (Introït), dans lequel on regrette cependant la dilution des voix chorales (les femmes et les ténors principalement). Malgré ces infimes réserves, le grand œuvre berliozien s’extirpe ici de sa gangue obscure pour atteindre dans des tutti sidérants, la lumière d’une prière sincère. D’un coup s’élève et se dresse l’humanité atteinte, désireuse de dépasser sa condition mortelle grâce à la seule miséricorde. Le relief de l’orchestre, la présence des instruments par pupitres, l’accord des timbres composent un mélange harmonique, des couleurs irréelles, où la spiritualité le dispute au pur fantastique, selon l’esthétique du grand Hector.

Ampleur et solennité, drame et fantastique, John Nelson inscrit le Requiem de Berlioz dans un nimbe spirituel

Humanité et fraternité, élan imploratif et éclairs surréels voire surnaturels, inscrits dans les vastes lignes instrumentales, forment peu à peu dans ce fabuleux concert londonien, la grande mystique de Berlioz. On passe d'une séquence à l'autre, saisis par l'audace des couleurs, les vertiges nés de cette spatialisation – l'expression et les visions cosmiques, d'un Berlioz visionnaire et prophète. Il n'y a pas dans toute la littérature musicale au XIXè, de Requiem plus éthéré, plus suspendu, aérien, prophétisant la promesse de Paradis que dans celui de Berlioz. John Nelson l'a bien compris qui dessine et brosse la pâte de Berlioz avec des accents justes en souplesse et profondeur.

Jusqu'à l'Offertoire (chœur des âmes au Purgatoire), tout s'énonce comme un appel, une prière, une requête (depuis le Kyrie) ; soit la grande question de la mort, interrogeant le pourquoi et le sens de la faucheuse (marche douloureuse du Dies Irae, jusqu'à l'effroi saisissant du Tuba mirum et du Rex Tremendae…). Toujours la question du salut s'impose (« Qui sum », 3 : adressé directement au « doux Jésus / Pie Jesu »…).
Le chœur murmuré au début, se lève, puis martial, exhorte, bataille ; mène un front certes dérisoire, mais où toute les forces mortelles sont engagées.
Une humanité bientôt submergée par la vision du Trône au moment du jugement dernier : cuivres majestueuses aux effets spectaculaires (« le trompette au son prodigieux… ») : tout l'imaginaire spectral et cosmique de Berlioz prend forme dans cette séquence à couper le souffle, idéalement amplifiée et dramatisée par le lieu qui rassemble les interprètes, et qui dans le vacarme et la souple déflagration exprime le miracle (espéré, attendu) de la Résurrection. L'intelligence du chef, architecte de cette démesure dont il assure la clarté et l'équilibre en gardien, s'affirme dans cet échelle du colossal et du fantastique.

IMMENSITÉ ET CHAMPS SONORES… Le **Domine Jesu (VII)** en serait le sommet où perce la plainte collective d'une humanité en

transit, au salut suspendu, qui espère et est perdue à la fois. Nelson joue sur l'immensité sonore, l'ample réverbération là encore de la cathédrale Saint-Paul ; ciselant les ondes d'un vortex proche et lointain, inscrit dans une mémoire ancestrale ; il en sculpte les vagues distanciées, éloignées, étagées, dans un infini spatial dont Berlioz a le secret (et le génie : sur les mots « et sanctus Michael signifer »…).
Cristallisation de l'imploration, et accomplissement d'un spectaculaire sonore qui signifie le désincarné ultime de la mort.
On reste saisi par le réalisme sépulcral de l'**Hostias** (morsure presque grimaçante des cuivres), chœur d'hommes implorants là encore, d'une sincérité bouleversante, auquel répond l'ironie cynique des trombones et des tubas.

Puis c'est l'élévation du **Sanctus**, pour ténor solo dont la tendresse du timbre exprime un instant de grâce et l'humilité du pêcheur, en son sort désespéré ; vaillant, presque héroïque mais sans orgueil aucun, et d'une humanité fraternel qui appelle la 9è de Beethoven, le très berliozien **Michael Spyres** rétablit cette échelle individuelle dans la fresque qui le dépasse.

CD, critique. BERLIOZ : Requiem (Philharmonia, John Nelson, 1 cd, 1 dvd Erato, Londres, mars 2019). La version deluxe (double coffret) comprend en bonus, 1 dvd proposant l'intégralité du concert filmé en la cathédrale Saint-Paul de Londres.

Michael Spyres, ténor
Philharmonia Orchestra
Philharmonia Chorus
London Philharmonic Choir
John Nelson, direction

Grande Messe des morts, Op. 5, H. 75 / 1837 :

I. Requiem – Kyrie (Introït) (Live)
II. Dies irae – Tuba mirum
III. Quid sum miser
IV. Rex tremendae
V. Quaerens me
VI. Lacrymosa

VII. Offertoire – Domine
VIII. Offertoire – Hostias

IX. Sanctus
X. Agnus Dei

CD événement, annonce. Amadè / Julie Fuchs (1 cd SONY classical)



CD événement, annonce. Amadè / Julie Fuchs (1 cd SONY classical) – Coloratoure tendre et pulpée, le chant de la soprano **Julie Fuchs** s'accomplit dans ce nouveau programme exclusivement mozartien, dont l'intelligence de la sélection et la subtilité des enchaînements soulignent la justesse et la diversité des émotions peintes par Amadeus, ou « Amadè » comme signait en français le divin Wolfgang, dans ses lettres réservés au premier cercle de ses intimes.
Nuancé et mordant, le chef Thomas Hengelbrock saisit le tissu orchestral mozartien avec la fougue et le nerf idéal, exprimant tout ce qu'a de Gluckiste, entre autres la partition de Thamos (extrait « Allegro vivace assai », pris avec frénésie et coupes tranchantes, fouettées, finement éruptives), une introduction idéale à la passion furieuse de l'air de Zaide qui suit, héroïne qui préfigure pour sa part, la droiture de Constanze de l'Enlèvement au sérail, laquelle s'incarne dans l'air suivant, enchaînement légitime et qui met en lumière la grande cohérence du programme.

Julie Fuchs sonde l'intimité

mozartienne

Même si elle n'a pas l'agilité précise ni la technicité pyrotechnique des vocalises d'une Edda Moser, impératrice précédente dans tel répertoire, Julie Fuchs convainc par la chair attendrie de son timbre, une intonation naturelle, des aigus jamais forcés et lumineux qui traversent le cycle d'airs choisis ; aboutissement et résolution de ce cheminement lyrique et dramatique idéalement construit, dans la progression et l'intensité, les 3 mélodies ultimes confirment une sensibilité et une couleur parfaitement justes, entre gravité et tendresse, abysses indicibles et dignité préservée : les deux versants de la passion mozartienne ici, idéalement incarnée. Le dernier lied (en allemand : « der Trennung » / le chant de la séparation) dit cette désolation et un dénuement bouleversant, simplement accompagné au clavier. CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2022. Critique intégrale le 19 nov, jour de la parution annoncée du cd (1 cd Sony classical).

_____

CD événement, annonce. AMADE / Julis FUCHS, soprano. 1 cd **SONY classical** – parution annoncée le 19 nov 2022. Airs d'opéras, de concert de WA Mozart – Balthazar Neuman Orchestra / Thomas Hengelbrock

---

Cd critique. LISZT : « O LIEB! », lieder. Cyrille

Dubois, ténor / Tristan Raës, piano (1 cd APARTE, oct 2018)



Cd critique. LISZT : « O LIEB! », lieder. Cyrille Dubois, ténor / Tristan Raës, piano (1 cd APARTE, oct 2018). Focus légitime et opportun que celui qui ici dévoile **les lieder de Liszt**, – si peu connus, composés dans le prolongement des transcriptions de ceux de Schubert ; mais à la *sensucht* schubertienne, langueur nostalgique ineffable, Liszt reste, proche de sa propre sensibilité émotionnelle, passionné voire captivé par **l'extase amoureuse** ; un état d'hyperconscience, de solitude, d'ivresse, de volupté absolues, où l'on retrouve pour les lieder allemands, la fusion de la nature (communion magique avec le Rhin entre autres), de l'abandon, du rêve. Les connaisseurs du piano de Liszt y retrouvent ce goût des harmonies rares et aventureuses, toutes inféodées étroitement à l'itinéraire des textes poétiques. La part du piano revendique d'ailleurs, un chant double, égal, qui n'accompagne pas, mais dialogue avec la voix et commente ce qu'elle dit : au piano (Steinway D 225, au chant complice, fusionnel), le jeu de **Tristan Raës** se montre irrésistible. Mais le sommet du lied lisztéen demeure indiscutablement le lyrisme mesuré et nuancé de ***Die Loreley***, qui comme l'Erlkönig de Schubert, que Liszt connaissait évidemment, condense le pouvoir de l'hallucination jusqu'à la mort, l'attraction de la nymphe voluptueuse capable d'envoûter le batelier trop contemplatif et naïf jusqu'au fond des eaux mouvantes.

D'une manière générale, l'affinité du timbre et du style de

Cyrille Dubois, que l'on n'attendait guère dans la langue de Heine ou de Schiller (entre autres), s'affirme dans l'imaginaire des lied romantiques du plus spirituel et passionné des compositeurs romantiques. Son articulation, son intelligence prosodique dépouillée de tout artifice, creusent l'arête des mots.

Souveraine, la noblesse schumanienne du premier lied « *Hohe liebe* »), qui convoque la rêverie et la plénitude extatique. Intonation et projection hallucinée, enivrée aux aigus parfois durs, métalliques, mais clairs, brillants se déploient sans entrave, au service de la finesse poétique des textes. Même naturel et évidence, dans le second lied (« *Jugendglück* de 1860), plus déclamatoire, expressif, pointu, qui convient au timbre très droit du ténor français dont on se délecte aussi de l'infinie tendresse de phrasés enivrés : cf. « *Schwebe*« , 1ère version posthume (14).

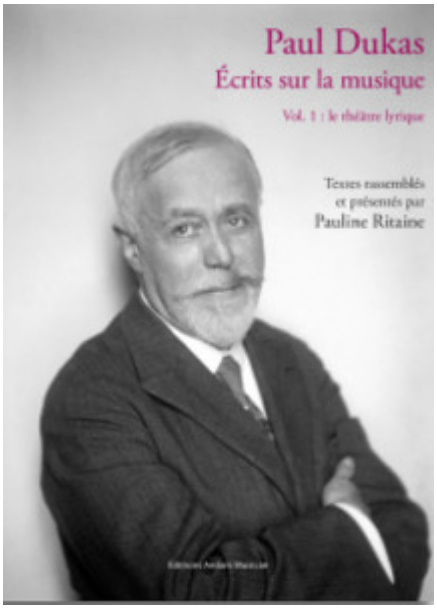
Les 4 mélodies françaises (d'après Victor Hugo) ajoutent évidemment l'impact poétique du verbe français, aux évocations naturelles et végétales, teinté d'un érotisme filigrané (épisode printanier de « *S'il est un charmant gazon* », 1844)…
La sûreté des hauteurs, l'élégance du style se déploient plus encore dans les 3 mélodies suivantes de 1859 (dans leur seconde version respective). « *Enfant si j'étais roi* », altier, conquérant et fier ; « ***Oh quand je dors*** » se fait pure prière, appel à l'onirisme le plus évocateur, telle une berceuse au balancement exquis, hypnotique, d'essence surtout amoureuse car Hugo y dépose les miracles d'une âme traversée par le saisissement éperdu : le timbre angélique et tendre, brillant et sans fard, d'une sincérité juvénile de Cyrille Dubois convainc totalement. D'autant que le piano de Trsitan Raës éblouit lui aussi par son sens des nuances.

L'accomplissement se réalise dans le dernier « ***Comment, disaient-ils*** », mélodie en forme de rébus ; au dramatisme à la fois inquiet (des hommes) et mystérieux, rêveur (des femmes énigmatiques qui leur répondent). Les passages en voix de tête sont idéalement réalisés, indiquant comme il le fait chez les Baroques, (Rameau dont un Pygmalion récent), un vrai tempérament taillé pour le verbe ciselé, évocateur. Un diseur doué d'une intelligence qui écoute les secrets du texte comme de la musique.
Dans les ultimes mélodies d'après Pétrarque, le « Benedetto sia'l giorno » (22), indique dans la tenue impeccable de la ligne, l'extension souple et tendue de la phrase, la pureté de l'articulation, la précision des mélismes, la franchise solaire des aigus, des vertus… belcantistes – c'est à dire orthodoxes ici, rossiniennes et belliniennes, que le diseur aurait bénéfice à cultiver dans le futur. Le ténor est capable d'exprimer le ravissement et l'extase amoureuse fantasmé, vécu par Liszt à l'épreuve de Pétrarque. Quel autre ténor dans cette candeur naturelle, et cette franchise est capable d'un tel accomplissement aujourd'hui ? Formidable interprète. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2019.

Cd critique. LISZT : « O LIEB! », lieder. Cyrille Dubois, ténor / Tristan Raës, piano (1 cd APARTE, oct 2018).

LIVRE événement, critique. Pauline Ritaine : Paul Dukas,

Écrits sur la musique (éditions Musicae)



LIVRE événement, critique. Pauline Ritaine : Paul Dukas, Écrits sur la musique (éditions Musicae). Avec Camille Saint-Saëns ou Claude Debussy, le Prix de Rome (1889) **Paul Dukas (1865-1935)** a suivi le sillage d'Hector Berlioz comme critique musical. Lorsqu'un compositeur décrypte le travail d'autres confrères, la vision est toujours solidement argumenté, révélant autant sur les œuvres concernées que sur son écriture et son esthétique propres. Érudit et d'un goût très fin, l'auteur du seul opéra à la fois wagnérien et debussyste : Ariane et Barbe-Bleue (1907), de L'Apprenti sorcier (1897) ou de La Péri (1911) – emblème de l'âge d'or du symphonisme et de l'opéra français fin de siècle / Belle Époque, rédige entre 1892 et 1932 presque quatre-cents articles où la finesse le dispute à un sens de la synthèse et de la contextualisation selon les idées et les courants de pensée à son époque. Ainsi ni la polémique, ni l'ironie ne sont exclues. Dukas commente, analyse, détecte les défauts ou les longueurs (Dans la Walkyrie, le long duo Wotan / Fricka), identifie ce qui détermine les éléments esthétiques contemporains : symbolistes, impressionnistes, véristes, wagnérien évidemment, et spécifiquement français. Autant de convictions d'une pensée construite et très affinée qui sait détecter les bouleversements esthétiques et institutionnels dont les réformes de l'Opéra et du Conservatoire de Paris (où il enseigne tardivement la composition).
Comme Saint-Saëns, Dukas se passionne pour la redécouverte du patrimoine musical ancien (Renaissance, Baroque…) : folklores régionaux et aussi musiques extra-européennes.

Mais tout cela lui pèse car son temps d'écriture et d'analyse dévore celui dédié à la composition : il s'en ouvre clairement à Vincent d'Indy qui lui, a toujours su refusé toute demande de rédaction critique (ce qui n'empêcha pas d'affirmer haut et fort ses propres certitudes).
Dans ce volume 1, dédié au « théâtre lyrique », l'auteure organise le corpus autographe non pas chronologiquement mais thématiquement, identifiant les grands sujets qui ont inspiré le Dukas critique musical : « art & société » ; critiques (Hippolyte et Aricie, Castor, Les Indes Galantes… de Rameau, mars 1894 ; La Flûte enchantée, Don Juan de Mozart ; Armide et Orphée de Gluck ; Fidelio de Beethoven…, surtout la Tétralogie, 1892 et Tristan, 1899, de Wagner car Dukas cède aux miroitements orchestraux de Wagner ; puis le « théâtre lyrique contemporain » : entre autres, Samson de Saint-Saëns (1892), Werther de Massenet (1893), Falstaff de Verdi (1894), Ferval de D'Indy (1897), Louise de Charpentier (1900), les Barbares de St-Saëns (1901), Le Roi Arthus de Chausson (1903), Padmâvatî de Roussel ou Les Noces de Stravinsky (1923). Captivant regard d'un critique lui-même compositeur pour l'opéra. **CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2019.**



LIVRE événement, critique. Pauline Ritaine : Paul Dukas, Écrits sur la musique (éditions Musicae / Coll. Musiques-XIX-XXe siècles – 344 pages – Format : 17.5 x 24 cm (ép. 2.5 cm) (625 gr) – Dépot légal : Juillet 2019 – Cotage : AEM-189 – ISBN : 978-2-919046-42-3 – CLIC de classiquenews septembre 2019.

Plus d'infos sur le site musicae.fr :
http://www.musicae.fr/livre-Paul-Dukas–Ecrits-sur-la-musique-Edite-par-Pauline-Ritaine-189-150.html

CD, critique. VIVALDI : L’Estro Armonico. ARMONIOSA (2 cd Reddress, mai 2018).



CD, critique. VIVALDI : L’Estro Armonico. ARMONIOSA (2 cd Reddress, mai 2018). Superbe geste collectif plein d’allant, de cohérence énergique, avec un soin apporté à l’équilibre instrumental. Le cycle entier des 12 concertos de l’opus 3 de Vivaldi rayonnent par leur entrain solaire, la volonté d’articuler sans esbrouffe ni effets d’archet… qui est le lot commun de bon nombre d’autres interprètes, pas aussi scrupuleux. L’unité sonore est évidemment préservée ici par le nombre des musiciens d’Armoniosa : du fait de la transcription pour ensemble de chambre réalisée par le claveciniste Michele BARCHI, **ce sont 5 individualités qui savent s’écouter, combiner chaque partie**, réaliser une vision à la fois expressive, poétique, habitée. On peut la penser très proche de ce qu’a pu entendre de son vivant Vivaldi, selon les possibilités d’exécution. La partition gagne un relief et une précision accrue du contrepoint.

C’est surtout un parcours expérimental où Vivaldi remet tout à plat à partir des cordes seules : la vie, l’exaltation, l’entrain, ici dépouillés de maniérisme et de calculs surinvestis, font merveille : l’activité de l’orgue soliste entre autres soutient constamment ce désir d’élévation et de

sublimation rythmique de la forme (et qui passe aussi par les recherches de couleurs plus subtiles encore dues aux registrations de l'instrument).
L'honnêteté et la sensibilité du geste collectif font la différence, apportant à l'ensemble des concertos, une nouvelle définition de chaque ligne, une vitalité spécifique où palpite une singulière et saine caractérisation de chaque séquence.
L'énergie et l'inventivité du cycle allait durablement marqué les propres recherches du jeune JS BACH, alors âgé de 26 ans, quand il était employé à Weimar comme organiste (1708 – 1717). Plus tard encore, Bach s'en souviendra pour la réalisation de son Concerto pour 4 claviers BWV 1065. Il y a donc la passation d'une vivacité inventive originelle, vivaldienne, dont les 5 instrumentistes d'Armonosia expriment l'allant et l'activité roborative. Il n'y a aucun doute que **ces 12 Concertos publiés en 1711 à Amsterdam**, constituent la bible de tout le répertoire baroque du XVIIIè européen.

En s'éloignant des versions historiques en plus grand effectif, voilà qui contredit définitivement le mot réducteur et quelque peu dépréciatif de Stravinsky à l'endroit d'un Vivaldi ennuyeux et répétitif, qui aurait composé … plus de 500 fois « le même concerto » ! Vivaldi y varie le canevas et l'alternance des épisodes allegro / adagio, osant des notations nouvelles telles, « spiritoso » (RV522, Larghetto), « spiccato » (RV565, adagio et Largo). Passionnante relecture d'un pilier de la littérature baroque du premier XVIIIè. **CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2019.**

CD, critique. VIVALDI : L'Estro Armonico. ARMONIOSA (2 cd Reddress, mai 2018). Double cd, enregistrement réalisé en Italie en mai 2018. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2019

_____

_____

VIDEO TEASER
https://www.youtube.com/watch?v=BlE1UXqmpW0

CD événement, annonce. FARINELLI par CECILIA BARTOLI (DECCA, 8 nov 2019)

CD événement, annonce. FARINELLI par CECILIA BARTOLI (DECCA, 8 nov 2019)… Le nouveau disque de la mezzo romaine **CECILIA BARTOLI** est dédié au castrat légendaire Farinelli, soliste d'exception, champion de la troupe de Porpora à Londres dans les années 1730, au grand dam de Haendel son rival qui ne pouvait lui compter que sur le lustre virtuose du castrat Caffarelli… Après des récitals titres défendus par ses confrères Jaroussky, surtout Vivica Genaux ou Ann Hallenberg, vraies tempéraments pour ce répertoire riche en acrobaties vocales, Cecilia Bartoli prolonge dans ce nouveau programme « FARINELLI » (annoncé le 8 novembre 2019), son précédent album intitulé **SACRIFICIUM** (2009) où la diva dénonçait le sort de milliers de garçons à Naples, soumis à l'épreuve ignoble et dangereuse de la castration.
Après la dénonciation (2009), voici le temps de la … jubilation (soit 10 ans plus tard), celle incarnée par celui qui incarne l'âge d'or du beau chant napolitain du XVIIIè et qui fut adulé tel un dieu vivant à la Cour de Madrid où à l'invitation de la Reine Isabelle, Farinelli chantait uniquement pour le souverain Philippe V, dépressif et malade.. (deux airs de l'Artaserse de Hasse… chaque soir) puis pour

Ferdinand VI, sa voix ayant gagné en profondeur et gravité, arborant moins d'artificielle virtuosité.



10 ans après SACRIFICIUM… Sur la cover de l'album, **Cecilia Bartoli paraît travestie en homme mûr et brun, latin, barbu… ce qui n'a pas manqué de s**usciter de vives réactions… La diva italienne a semé le trouble parmi ses fans, certains en mal de références plus anciennes, n'hésitant pas à comparer son visage à celui du chanteur travesti autrichien Conchita Wurst. Alors Cecilia farinellisée serait-elle plus Wurst ou christique ? Vaine polémique pour celle qui s'exhiba crâne chauve et pistolet dégainé quand il fallait légitimement ressusciter le génie du compositeur baroque Agostino STEFFANI, **(CD « MISSION » 2012)** ; s'agissant aussi d'une diva habituée à se travestir comme actrice dans maintes productions lyriques… En réalité, son nouveau look barbu syriaque n'a rien à voir avec les portraits officiels de Farinelli, plutôt très soigné, perruqué, poudré… De toute évidence, la cantatrice n'en est pas à sa dernière transformation. Ce qui compte reste la qualité et la pertinence de sa lecture des airs pour Farinelli, là où tant d'autres chanteurs se sont risqués. Vivaldienne et Gluckiste, Haendélienne et Steffanienne, la diva de tous les défis, relèvera-t-elle celui de Farinelli ? Réponse dans notre prochaine critique à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews, d'ici début novembre 2019. Et peut-être avant, en avant-goût, nos premières impressions du cd reçu, avant la grande critique développée… A suivre…

Programme annoncé : 12 airs des opéras de Brischi, Porpora, Giacomelli, Caldara, Hasse…

‘Nell’attendere mio bene’ from Polifemo by Porpora

‘Vaghi amori, grazie amate’ from La festa d’imeneo by Porpora

‘Morte col fiero aspetto’ from Marc’Antonio e Cleopatra by Hasse

‘Lontan… Lusingato dalla speme’ from Polifemo by Porpora*

‘Chi non sente al mio dolore’ from La Merope by Broschi

‘Come nave in ria tempesta’ from Semiramide regina dell’Assiria by Porpora

‘Mancare o Dio mi sento’ from Adriano in Siria by Giacomelli

‘Si, traditor tu sei’ from La Merope by Broschi*

‘Questi al cor finora ignoti’ from La morte d’Abel by Caldara

‘Signor la tua Speranza… A Dio trono, impero a Dio’

from Marc’Antonio e Cleopatra by Hasse

‘Alto Giove’ from Polifemo by Porpora

* world premiere recording



A propos de Farinelli et l’art des castrats…
LIRE aussi sur Classiquenews

_____

CD SACRIFICIUM (DECCA, 2009)
http://www.classiquenews.com/cecilia-bartoli-sacrificium2-cd-decca/

CD MISSION : Agostino STEFFANI (DECCA, 2012)
http://www.classiquenews.com/cecilia-bartoli-chante-agostino-steffani1-cd-mission-decca/

CD, compte rendu critique. FARINELLI, a portrait / un portrait, par Ann Hallenberg (Aparte, Live in Bergen, 2011)
http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-farinelli-a-portrait-un-portrait-par-ann-hallenberg-aparte-2011/

CD. Franco Fagioli : Arias for Caffarelli (1 cd Naïve)
http://www.classiquenews.com/cd-franco-fagioli-arias-for-caffarelli-1-cd-naive/

CD. Philippe Jaroussky. Airs de Porpora pour Farinelli (1 cd Erato)
http://www.classiquenews.com/cd-philippe-jaroussky-airs-de-porpora-pour-farinelli-1-cd-erato/

Portrais d'époque de Farinelli

Il n’y a pas de rapport direct entre le visuel barbu choisi par Cecilia Bartoli et les portraits historiques du castrat napolitain Farinelli, plutôt connu pour son visage poupin et glabre…





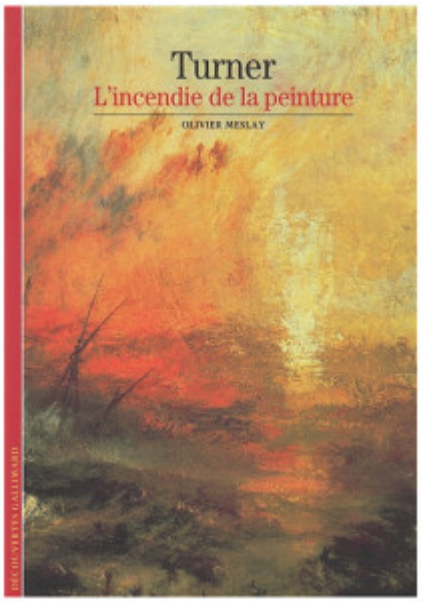
Portrait de Farinelli (Carlo Broschi) – DR

LIVRE événement. TURNER,

l’incendie de la peinture par Olivier Meslay (Gallimard Découvertes)

LIVRE événement. TURNER, l’incendie de la peinture par Olivier Meslay (Gallimard Découvertes). En lien avec l’exposition de la rentrée parisienne 2019 (âge d’or de la peinture anglaise de Reynolds à Turner, Musée du Luxembourg, 11 sept 2019 – 16 fév 2020), Gallimard dédie un nouvel opus de sa collection « Découvertes » au peintre qui fait passer l’art britannique du XVIIIè au XIXè, **William Turner**, 26 ans en 1802, quand il rejoint comme son membre le plus jeune la prestigieuse Royal Academy de Londres. Une consécration précoce qui affirme son tempérament artistique : réformer le vocabulaire pictural, interroger la nature et l’espace, préfigurer les impressionnistes…

Précurseur de l’impressionnisme

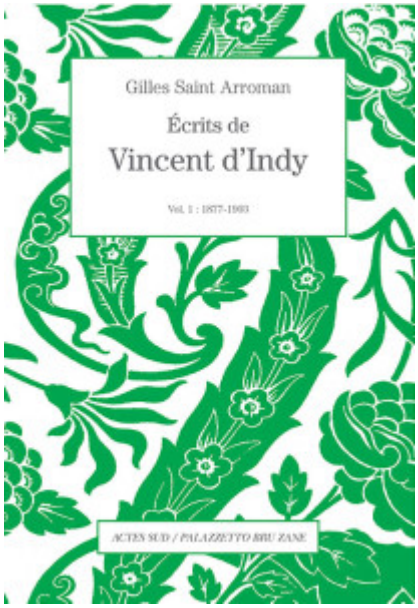


Sa palette embrase littéralement le sujet : à la suite du paysagiste baroque Lorrain, dans le sillons des grands coloristes vénitiens, dont Titien, de Velazquez, Turner réforme la notion de paysage en remettant en question la lumière, la couleur, la perspective… ; aquarelliste habile, Turner porte une attention et un éclairage spécifique aux éléments (tempêtes en mer, incendies, …). Le chaos des formes, le vertige du grand vortex, l'appel vers l'invisible poétique, au delà du réalisme réducteur… conduisent Turner vers une nouvelle sensation picturale, une architecture renouvelée qui dissout arêtes et relief. C'est un peintre marcheur qui en géomètre parcourt le motif et les campagnes, végétales comme urbaines : en Grande-Bretagne, en Europe, des Alpes aux rives du Rhin, de Calais à Rome, de Nantes à Venise. Le profil de l'homme et sa personnalité, délicate, difficile, farouchement indépendante, sont aussi évoquée à travers les événements de la carrière. Même solitaire et caractériel, Turner meurt fortuné (1851), laissant des conditions précises quant à son héritage : il lègue à la nation anglaise sa fortune et plus de trente mille dessins, aquarelles et peintures pour son futur musée, spécifiant aussi fondation d'un institut charitable pour les artistes. Passionnant.

Livre, événement. Olivier Meslay : « Turner. L’incendie de la peinture ». Collection Découvertes Gallimard (n° 459), Série Arts, Gallimard – Parution : septembre 2019 (réédition de 2004).160 pages, ill., sous couverture illustrée, 125 x 178 mm – Genre : Documents et reportages Thème : peinture ISBN : 9782070313266 – Gencode : 9782070313266 – Code distributeur : A31326. **CLIC de CLASSIQUENEWS, septembre 2019.**

LIVRE événement : Écrits de Vincent d’Indy, volume 1, 1877-1903 (Actes Sud)

LIVRE événement : Écrits de Vincent d'Indy, volume 1, 1877-1903 (Actes Sud). Voici le premier volume d'une correspondance à suivre absolument, rédigée par un pilier du romantisme français postwagnérien : admirateur de Wagner mais aussi fervent critique quant à l'œuvre du compositeur né à Leipzig ; comme son maître César Franck dont il prolonge l'idéal artistique et humaniste, **Vincent d'Indy (1851-1931)** veille à redéfinir les ferments et caractères de la musique romantique spécifiquement française (d'où sa curiosité qui plonge dans les répertoires anciens, Renaissance et Baroque au premier chef). C'est aussi une personnalité charismatique et officielle, en marge des institutions (Prix de Rome particulièrement et légitimement déprécié ; Conservatoire de Paris mis à distance…) qui sait écrire pour défendre ses convictions, tout en ayant fait le vœu de ne critiquer aucun de ses confrères (contrairement au Berlioz passionné, éruptif… ouvertement impliqué et sans scrupules quand il faut juger, mettre en pièce ou tresser un dythirambe…).



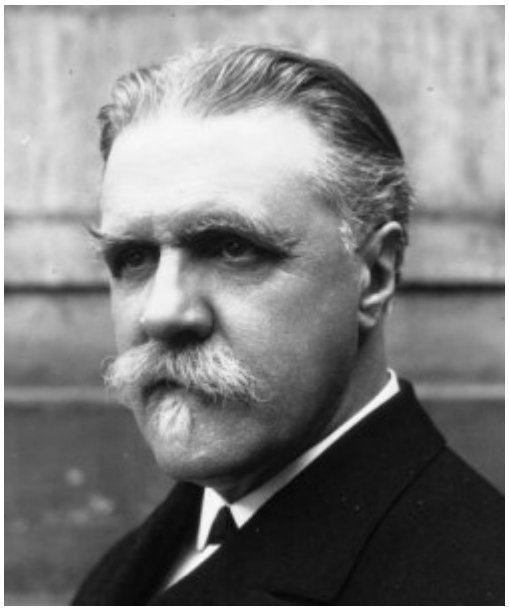
Grâce à ce premier corpus de lettres et correspondances, surgit une figure éminente de la scène musicale française. Élève de César Franck, fervent wagnérien, membre de la Société nationale de musique, cofondateur puis directeur de la Schola Cantorum, D'Indy a la passion de la transmission, de la pédagogie, au service de la seule musique française. De lettres en lettres, se précise le compositeur, chef d'orchestre, pédagogue, organisateur de concerts, conférencier… Il est temps de nuancer le profil d'un militant « nationaliste » réduit à l'excès à un caractère « dogmatique, réactionnaire, voire antisémite »… lire dans le texte D'Indy, permet de requalifier ses prises de positions, de mesurer l'immense apport qu'il a su déployer au profit du romantisme

français à l’époque du wagnérisme triomphant.

D’Indy dans le texte… Nationaliste et pédagogue

Edités et commentés pour la première fois, « écrits publics du musicien – articles, conférences, discours, réponses à enquête, entretiens », éclairent l’évolution de la pensée, ses affirmations, son souci, ses « idées esthétiques, politiques et pédagogiques » dans le contexte d’une période au fort accent patriotique, propre aux années 1870 – 1900. D’Indy incarne comme César Franck son guide esthétique et spirituel, une éthique où la musique a une dimension spirituelle et une très forte qualité éducative.

A travers ce premier corpus de textes autographes (1877-1903), Vincent d’Indy inspiré et mordant, évoque et analyse le milieu musical et artistique de son temps : « wagnérisme, théâtre lyrique, musique religieuse, chanson populaire, musique ancienne et modernité, enseignement, mais aussi éducation populaire et décentralisation, rapports entre l’art et l’État… »



S’y détache outre le souci de la pédagogie, une curiosité universelle, qui profite autant aux créateurs contemporains, qu’aux riche patrimoine du passé. D’Indy s’intéresse à la musique chorale ancienne, du Gothique, de la Renaissance, du Baroque, en un vaste regard analytique qui interroge l’histoire des formes. L’amplitude de la pensée est exceptionnelle, révélant l’unicité d’un auteur cultivé et humaniste; qui s’intéresse à toutes les manifestations de l’art, musique et autres disciplines… de Palestrina, de Monteverdi aux tragédies lyriques de Rameau et de Gluck, de Beethoven et de Schumann, au Pelléas et Mélisande de Debussy. Passionnant.

LIVRE événement : Écrits de Vincent d’Indy, volume 1, 1877-1903 (Actes Sud). 648 pages Coédition Palazzetto Bru Zane – ISBN 978-2-330-12368-0 – Prix indicatif : 45 €

https://www.actes-sud.fr/catalogue/musique/ecrits-de-vincent-d

indy-volume-1